

domaines respectifs et acceptent de recourir à d'autres disciplines. Ainsi, dans chacun des dix articles qui occupent la partie centrale du livre, le lecteur est en mesure de comprendre comment la situation de contact nécessite une approche qui dépasse les frontières disciplinaires; que ces situations de contact rapportées sont susceptibles d'être polymorphes. En effet, le besoin de construction identitaire inhérent à toute situation de contact prend des formes variées, dépendantes du niveau de conscience et de la part du groupe et de l'individu dans la situation vécue. Ainsi, on apprend par exemple de l'étude des chants protestants maale (Ferran) que l'attitude consciente des Éthiopiens face au contact détermine les frontières des sous-groupes constituant leur société. En somme, l'ensemble permet d'éviter les jargons disciplinaires et de découvrir une ouverture qui dépasse l'encyclopédisme. De surcroît, il y est souligné à plusieurs reprises que l'adoption de cette nouvelle attitude de recherche a modifié et renforcé les méthodes de chaque chercheur du groupe au sein de sa propre discipline.

D'un autre côté, dans la troisième partie, on sent dans les propos des deux auteures principales que le travail interdisciplinaire ne s'est pas concrétisé sans affrontements. Le point fort du livre semble justement le dépassement de ces conflits, ce qui permet par la suite aux chercheurs de définir les conditions d'emplois d'une terminologie existante, conjointement à l'élaboration d'un métalangage approprié. Ces gains sont sans nul doute importants et l'on pourrait les qualifier de transdisciplinaires. Dans cette direction, il aurait été intéressant de pousser cette dimension du travail encore plus loin. Par exemple, dans son chapitre, Fürniss parle de « prédispositions favorables à l'emprunt » (306) et des conséquences de l'emprunt dans le « dispositif du rituel » (323) chez les Baka occidentaux du Cameroun, comme des effets sur leur notion d'esthétique musicale. Le lecteur reste alors un peu sur sa faim car ces expressions ne sont pas reprises au niveau général, lors de la révision des points communs et des concepts adoptés par l'équipe. Pourtant, il semble attrayant de connaître ces prédispositions et conséquences de l'emprunt. Dans le même ordre d'idées, certains concepts comme celui de « mini-système » sont bien définis¹. Par contre, les auteures se l'approprient moins dans leurs études de cas. Nonobstant cette critique, d'autres concepts mentionnés dans le glossaire sont pertinemment intégrés dans les chapitres. C'est le cas du concept de « noyau dur », qui est utilisé par Ferran (339) de manière à établir que celui-ci constitue l'ancrage autour duquel l'aspect dynamique des phases de contact se développe. En somme, loin des modèles statiques que nous a légués le structuralisme, les niveaux d'explications des situations de contact décrites dans cet ouvrage se démarquent en considérant le dynamisme non plus comme une propriété qui menace l'explication, mais comme une propriété explicative des systèmes étudiés.

Pour conclure, la lucidité que les auteures principales manifestent quant aux rapports de force entre disciplines, aux luttes institutionnelles et aux limites des postures individuelles force l'admiration. Car ces contraintes institutionnelles et individuelles engendrent elles-mêmes des phénomènes identitaires. Les situations de contact ne sont pas que l'apanage des cas étudiés; elles imprègnent toute situation humaine, y compris celle du chercheur confronté aux obstacles du travail interdisciplinaire. Cette toute dernière phrase du livre en témoigne : « [certains] renoncent à ce qu'ils ont construit avec rigueur et endurance. D'autres érigent eux-mêmes leur transdisciplinarité

en marqueur identitaire. C'est, on l'aura compris, cette dernière option qu'ont choisie les signataires de cette synthèse » (492).

Notes

- 1 Dans une situation de contact, il y a une rencontre systémique. Certains éléments sont alors projetés hors de cette rencontre, mais peuvent être récupérés pour fonder une convergence ou un changement, de manière parallèle à la confrontation intersystémique principale. La notion de mini-système vient rendre compte de ce qui se passe en marge des systèmes.

Référence

Piaget, Jean

1972 L'épistémologie des relations interdisciplinaires.

Dans Actes de l'atelier : L'interdisciplinarité

problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités : 7-12 Septembre 1970, Nice (France).

Paris: OCDE.

Daniel Clément, *Le bestiaire Innu. Les quadrupèdes*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2012, 530 pages.

Charlotte Bréda
Université catholique de Louvain

Daniel Clément est un spécialiste des Innus de la Côte-Nord du Québec et plus particulièrement de leurs savoirs sur la nature. Dans la continuité de ses ouvrages précédents (1990 ; 1995), il tente ici d'aller un pas plus loin dans son travail de recensement de ces savoirs en proposant de rassembler les connaissances qu'ils ont sur une sélection de vingt quadrupèdes (*aweshishat* en langue *innu-aimun*).

L'objectif du livre est « ethnozoographique, c'est-à-dire qu'il vise à documenter les connaissances des Innus en matière animale » (7). Son originalité est double. D'une part, l'entrée par l'animal permet de poser d'emblée la question des relations tant aux autres animaux qu'aux êtres humains. D'autre part, la mise en dialogue de savoirs ontologiquement différents (mais aussi de disciplines scientifiques variées) constitue un véritable défi. En outre, bien qu'il repose en majeure partie sur des données ethnographiques qui en font la très grande richesse, l'ouvrage mêle différents types de sources (ethnographies, mythes, récits d'explorateurs, de missionnaires, de naturalistes). L'auteur n'hésite cependant pas à mettre en évidence leurs contradictions ainsi que l'hétérogénéité des points de vue autochtones sur les animaux.

Le livre est un projet de type encyclopédique. Il comprend vingt entrées dont chacune est divisée en quatre rubriques : les connaissances innues de chaque espèce (nomenclature et classification vernaculaires) ; la description physique de l'animal, les modes de déplacement et les sens ; les mœurs ; et la reproduction (9). Seuls les chapitres consacrés à l'ours et au caribou—particulièrement remarquables d'ailleurs—proposent deux catégories supplémentaires (techniques de chasse et utilisation) ainsi que des sous-catégories qui leur sont propres.

Mais il est difficile d'établir des limites et de segmenter en catégories ces animaux qui sont, par ailleurs, particulièrement

interreliés pour les Innus (et dont les liens sont porteurs de sens, comme cela est montré à travers les extraits de mythes). Chaque animal réfère ainsi aux autres animaux avec lesquels il est en relation. C'est pourquoi un même animal peut se trouver à plusieurs endroits—on peut d'ailleurs regretter l'absence d'un index qui aurait optimisé la manipulation de cet outil. Cette ubiquité soulève une interrogation sur les catégories : l'intention universaliste d'une encyclopédie peut justifier que l'auteur ne crée pas de catégories propres à chaque animal, mais en montrant la complexité des nomenclatures et des classifications innues et leurs difficultés à s'imbriquer dans des catégories prédéfinies, ne laisse-t-il pas apparaître avant tout une impossible universalisation des catégories zoologiques ? En effet, le projet encyclopédique est issu d'une « conception occidentale ». Il ne peut donc que diverger par rapport à une « conception innue » qui, comme l'ouvrage le montre, ne reconnaît pas la même séparation entre la nature et la culture.

Malgré cette ambiguïté, l'ouvrage parvient à dépasser d'autres dichotomies courantes héritées d'une pensée occidentale « moderne »¹. Ainsi, on ne trouve pas de séparation nette entre les savoirs sur les physicalités et ceux sur les intériorités. Clément ne tombe pas non plus dans le piège d'une ségrégation entre savoirs populaires et savoirs scientifiques. Si l'expérience séculaire des Innus est largement reconnue et valorisée, il montre la complémentarité des savoirs par une mise en dialogue—et non pas pour comparer ou pour vérifier la véracité des connaissances autochtones. Cependant, les types de savoirs sur la nature diffèrent dans leur mode de production et de transmission et ils sont ontologiquement différents. On peut donc s'étonner que l'auteur ne développe pas davantage leur ancrage culturel et les pratiques dans lesquels ils s'inscrivent².

Et, à bien considérer les données, il apparaît qu'elles sont relativement anciennes. Le savoir innu, par exemple, est essentiellement limité aux représentations qui en sont faites dans les observations, les mythes et les discours recueillis auprès des aînés (dont l'âge moyen est de 65 ans) entre 1981 et 2009. Mais la majorité des données réellement citées remonte au début des années 1980. Or, « chaque individu se perçoit d'abord comme appartenant à une génération » (Mailhot 1993 : 120, cité dans Bousquet 2002). Il existe un « effet de génération » qui doit être pris en compte, car l'âge des interlocuteurs et les contextes d'énonciation influencent leur production de savoir sur la nature puisque « le rapport avec les animaux change selon les âges de la vie » (Bousquet 2002 : 67). Ainsi, le risque est de contribuer à donner une image décalée de la réalité innue contemporaine. Or il aurait été intéressant de rendre davantage compte des évolutions des connaissances innues, car elles sont étroitement liées au mode de vie, au contexte historique, mais également aux interactions avec d'autres savoirs.

Le constat pour le savoir « scientifique occidental » est similaire : très peu de données sont ultérieures aux années 2000 et la majorité date des années 1970. Appelés indifféremment savoirs scientifiques, occidentaux, eurocanadiens, allochtones ou savoirs des Blancs, ces termes semblent désigner « la science », renvoyant l'image d'un savoir homogène et sans débat.

Au terme de la présentation des vingt quadrupèdes, Daniel Clément conclut en livrant des pistes qui mènent à une brève analyse anthropologique des relations entre les Innus et leurs animaux. Il soulève notamment la prédominance de la pensée

analogique, comme il l'a montrée de manière particulièrement marquante avec l'ours noir. Malgré sa volonté de se mettre à l'écart de leurs travaux, il est inévitable d'établir un parallèle avec des recherches menées en anthropologie de la nature, notamment par Philippe Descola (2005), Arturo Escobar (1999) ou encore Frédéric Laugrand (2010) ou Laugrand et Jarich Osten (2007, 2012). Il y a incontestablement un dialogue à entamer et on peut regretter que l'auteur ne l'entreprenne pas lui-même.

En conclusion, l'ouvrage de Clément constitue un réel apport à la connaissance anthropologique en montrant qu'il existe chez les Innus des savoirs particuliers et denses sur les animaux et sur les relations qu'ils entretiennent avec eux. Il témoigne de manières de penser les relations entre les êtres différentes de celles des « scientifiques occidentaux ». Sa contribution ethnographique sur les savoirs innus de la nature est en cela particulièrement enrichissante. Enfin, il constitue une porte d'entrée vers une réflexion sur la place et les enjeux des savoirs écologiques innus dans un contexte contemporain où les pressions sur le territoire n'ont probablement jamais été aussi fortes.

Notes

- 1 Le terme « Moderne » renvoie à la conception singulière qui prédomine dans nos sociétés depuis l'époque des Lumières et qui opère un partage entre les éléments de la nature et ceux de la culture.
- 2 Pour une explication du mode de pensée « zoologique innue », Clément renvoie le lecteur à son ouvrage *La zoologie des Montagnais* (1995).

Références

- Bousquet, Marie-Pierre
2002 Les Algonquins ont-ils toujours besoin des animaux indiens? Réflexions sur le bestiaire contemporain. *Théologiques* 10(1):63–87. <http://dx.doi.org/10.7202/008156ar>.
- Clément, Daniel
1990 L'ethnobotanique montagnaise de Mingan. Québec : Université Laval, Centre d'Etudes nordiques.
1995 La zoologie des Montagnais. Paris: Editions Peeters.
- Descola, Philippe
2005 Par-delà nature et culture. Paris: Gallimard.
- Escobar, Arturo
1999 After Nature: Steps to an Antiessentialist Political Ecology. *Current Anthropology* 40(1):1–30. <http://dx.doi.org/10.1086/515799>.
- Laugrand, Frédéric
2010 Miniatures inuit et variations d'échelles. In *La fabrique des images*. Philippe Descola, dir. Pp. 52–60. Paris: Musée du Quai Branly/Éditions Somogy.
- Laugrand, Frédéric, and Jarich Osten (dir.)
2007 Nature des esprits et esprits de la nature dans les cosmologies autochtones / Nature of Spirits and Spirits of Nature in Aboriginal Cosmologies. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Laugrand, Frédéric, and Jarich Osten
2012 Maîtres de la vie et de la mort. La grandeur des 'petites bêtes' du Grand Nord. *L'Homme* 202:53–76.

Mailhot, José

1993 *Au pays des Innus. Les gens de Sheshatshit*. Montréal : Recherches Amérindiennes au Québec.

Émilie Guilbeault-Cayer, *La crise d'Oka. Au-delà des barricades*. Québec, Septentrion, 2013, 204 pages.

Recenseur : Paul Watzet
Université de Montréal

Court, mais consistant, cet ouvrage est tiré du mémoire de maîtrise en histoire de l'auteure, déposé en 2008 à l'Université Laval. D'une facture accessible plutôt que savamment académique, sa lecture est à la portée et à la destination d'un public plus large qu'exclusivement initié. L'étude que propose Émilie Guilbeault-Cayer prend le pari de combler le manque d'analyses des enjeux de la crise d'Oka et d'apporter des réponses aux questions qu'ils soulèvent encore vingt ans après. Pour ce faire, les discours et les actes des représentants étatiques et gouvernementaux québécois sont passés au crible. L'auteure s'appuie sur une observation chronologique autour de « trois moments charnières » : 1985, 1990 et 2002, soit avant, pendant et après Oka, car cette crise est vue comme un « tournant » (26) de l'histoire des rapports entre les autochtones, l'État, le gouvernement québécois et les citoyens du Québec.

Jusqu'à l'été 1990, le relationnel entre l'État québécois et les autochtones présents sur le territoire de la province (chapitre I) est politiquement marqué de tensions. D'abord, les autochtones sont sujets à un traitement distinctif et spécifique de la part du pouvoir. Le réveil des officiels québécois se situe entre les années 1960 et 1970 avec la mise en œuvre de politiques sectorielles envers les autochtones, la signature de la Convention de la baie James et du Nord québécois en 1975 et celle de la Convention du Nord-est québécois en 1978. Ce changement a révélé une urgence d'« améliorer les relations » et de « préciser les orientations étatiques » (30). Sont alors apparus au début des années 1980 des « signes de durcissements des relations, d'insatisfaction et de tensions » (38). Les deux premiers pas politiques importants du gouvernement du Québec envers les autochtones, à savoir la proposition des 15 principes de 1983 et la motion *Reconnaissance des onze nations amérindiennes vivant en territoire québécois* de 1985, ont amorcé le passage d'un traitement juridique à un traitement politique des conflits, et ce, de manière incitative tant chez les représentants étatiques et gouvernementaux québécois que chez les représentants autochtones. Un « respect mutuel » et une « confiance réciproque » (46), tous deux inédits, sont devenus les leitmotivs des deux parties. C'est à partir de cette motion que les assises de la politique étatique québécoise envers les autochtones sont entérinées en 1988 avec le document officiel *Les fondements de la politique du gouvernement du Québec en matière autochtone*. Dès lors, la reconnaissance a porté sur la spécificité autochtone, la valeur des conventions de 1975 et de 1978, ainsi que les droits ancestraux et actuels. L'innovation de cette démarche porte sur la « prise en charge du développement économique par les nations amérindiennes elles-mêmes » (52). Bien que la démarche politique ait pris le pas sur le recours juridique dans le jeu de leurs avantages et inconvénients respectifs, des « ratés » politiques ne peuvent être évités, surtout que « beaucoup de compromis

et de volonté sont nécessaires » (59). Pour l'historienne, le processus scientifique de prise de décision politique pré-Oka, fondé sur le trinôme diagnostic-pronostic-thérapie, caractéristique du modèle des sciences naturelles et médicales (16-18) et « partie intégrante de la culture politique québécoise » (61), révèle respectivement une conscience de l'existence du contexte tendu, mais une absence de considération de son caractère urgent ou prioritaire (diagnostic), un « optimisme à outrance » (62) (pronostic) et la reconnaissance de l'existence des nations autochtones au Québec (thérapie).

Afin de contextualiser l'examen des faits qui ont eu cours à Oka (chapitre II), Guilbeault-Cayer les replace d'emblée dans l'évolution des relations entre les autochtones et l'État québécois au cours des trente années qui les précèdent. Elles sont marquées par une série d'« ondes de chocs » essentiellement autour de conflits portant sur l'accès aux ressources naturelles : l'opposition et la négociation des Cris du Québec au projet hydroélectrique de la baie James au début des années 1970 ainsi que les conflits régionaux au Québec et au Canada au début et à la fin des années 1980. Ces événements, vus historiquement comme constitutifs d'un « point de non-retour », établissent le constat d'un « fossé... plus grand que présumé » entre les parties (69-70). Pour déconstruire les décisions et les motivations internes des responsables politiques de l'État québécois qui ont sous-tendu leur *modus operandi* au cours des événements, l'auteure a employé le même modèle du diagnostic-pronostic-thérapie. Le diagnostic a révélé un contexte politique urgent, complexe et pluri-problématique. Le pronostic des membres du gouvernement a été entièrement tourné vers l'évitement de la Loi sur les mesures de guerre, un octobre 1970 à l'amérindienne pourrait-on dire, afin de « justifier l'importance d'une action rapide » pour mettre fin au conflit (98). La thérapie choisie a été de désamorcer la situation par une série de solutions à court terme (discussion du retour à la paix civile, appel aux forces policières provinciales et militaires fédérales) et moyen terme (discrediter la cause mohawk).

En effet, au cours des années 1990 et 2000, les relations entre les autochtones, les représentants étatiques et gouvernementaux et les citoyens sont bouleversées par « certains développements sur le plan du dialogue » (115). De nombreuses négociations aboutissent à différentes sortes de règlements. Pour l'auteure, par la confirmation et le renforcement de l'« idée préconçue de l'Amérindien au Québec et [d]es perceptions que se font les citoyens du Québec d'eux-mêmes » (119-120), la couverture médiatique des événements d'Oka a eu des conséquences substantielles sur ces avancées. Elle a porté le discredit sur la cause mohawk, et autochtone en général, aux yeux de l'opinion publique québécoise, tout en complexifiant la conciliation des droits. Rejets, tensions, préjugés ont ainsi été entretenus abusivement par les médias. Le fossé entre autochtones et non-autochtones a continué de se creuser. L'écho médiatique ayant été global, la négociation s'est déplacée vers la scène mondiale. Paradoxalement, les autochtones y ont acquis de « nouveaux moyens de faire valoir leurs droits » (132). Sous l'influence d'instances internationales et de l'opinion publique internationale, les politiques gouvernementales québécoises se sont alors améliorées.

Guilbeault-Cayer finit par conclure que l'optimisme des représentants de l'État et du gouvernement québécois, ainsi que l'impuissance de leur politique au sujet des autochtones des années 1980 ont donné lieu à une incompréhension mutuelle dont le point culminant a été les événements d'Oka. Cependant,